

Image et Langage en Psychanalyse

La présente conférence a pour objet d'apprécier la tentative par quelques théoriciens de la psychanalyse de reformuler la théorie psychanalytique en fonction de modèles linguistiques, empruntés soit à la linguistique structurale, de Saussure à Jakobson, soit à la linguistique transformationnelle ou générative issue de Chomsky. Je veux dire tout de suite ce que sera ma ligne d'argumentation. Dans la première partie, j'exposerai les raisons en faveur de la réinterprétation linguistique, en m'appuyant principalement sur la pratique analytique et plus largement sur l'expérience analytique. J'essaierai en même temps d'expliquer pourquoi la théorie métapsychologique de Freud est en retard sur sa propre pratique en ce qui concerne la reconnaissance de la dimension sémiotique de la psychanalyse. Dans la deuxième partie, partant de l'échec partiel des reformulations de style linguistique, je tenterai de démontrer que l'univers de discours approprié à l'expérience analytique n'est pas le langage, mais l'image. Cette thèse, on le verra, n'est pas purement et simplement opposé à la thèse linguistique. Nous ne disposons malheureusement pas d'une théorie adéquate de l'image et de l'imagination, en particulier d'une théorie qui rende compte des aspects *sémiotiques* de l'image elle-même. C'est ce qui explique que, à une époque où la linguistique a pris une avance considérable sur les autres sciences humaines, on n'ait pas eu d'autres ressources que d'assigner au langage tout ce qui présente un caractère sémiotique. Mais du même coup on méconnaissait d'une autre façon que les interprétations purement économiques la découverte de la psychanalyse, à savoir le niveau imaginaire de la sémiotique. Ma deuxième partie ne sera donc pas une réfutation de la première partie, dans la mesure où le plaidoyer pour le langage est en fait un plaidoyer pour les aspects *sémiotiques* de l'expérience analytique. Il s'agira plutôt de réorienter les mêmes arguments au bénéfice de ce que je suggère d'appeler une *sémiotique de l'image*.

Le plaidoyer en faveur d'une réinterprétation linguistique de la théorie psychanalytique procède d'abord d'un renversement dans le rapport entre la métapsychologie et ce qu'on peut appeler en un sens large l'expérience analytique. Bien des exposés de la psychanalyse, y compris le mien, procèdent d'une certaine méconnaissance du lien organique entre trois choses : la procédure d'investigation, i.e. l'interprétation des symptômes, rêves, actes manqués, justification, constructions symboliques de toutes sortes – la méthode de traitement, i.e. la technique thérapeutique, incluant l'usage de la règle d'or, le maniement des résistances, la conduite du transfert, etc. – et enfin l'appareil théorique, i.e. la mise en place des entités théoriques telles que libido, investissement, refoulement, et l'établissement de modèles explicatifs, tels que théorie des pulsions, première et deuxième topique, etc. C'est la méconnaissance de ce lien circulaire entre procédure d'investigation, méthode de traitement et système théorique qui a conduit à surestimer le système théorique et du même

coup à ne pas remarquer les possibles discordances entre ce que la psychanalyse *fait* et ce qu'elle *dit* qu'elle fait.

Les réinterprétations linguistiques procèdent d'une révision de la théorie à partir de l'expérience analytique, pour englober sous ce terme ce que nous venons d'appeler, dans le vocabulaire de Freud lui-même, procédé d'investigation et méthode de traitement.

Je propose donc d'ordonner les arguments selon leur degré décroissant de proximité à la situation analytique, dont la théorie constitue en quelque sorte le métalangage.

I. La situation analytique comme situation de parole

Disons d'abord que la situation analytique elle-même se caractérise comme une *relation de parole*. Le « traitement » – pour conserver le même vocabulaire – est une *talk-cure*. Et la psychanalyse continuera à se distinguer de toutes les autres méthodes thérapeutiques par ce véritable ascétisme. L'analysant est mis dans une situation telle que le désir est contraint de parler, de passer par le défilé de la parole, à l'exclusion aussi bien des satisfactions substituées que de tout glissement à l'*acting out*.

Ce simple point de départ dans la pratique analytique est lourd de conséquences théoriques. Ce qui semble n'être d'abord qu'une contrainte inhérente à la technique analytique recouvre une exigence théorique, à savoir de n'inclure dans la nomenclature des entités théoriques que des réalités psychiques ayant une affinité avec le langage. Si la théorie parle d'instinct, de pulsion, ce ne sera jamais en tant que phénomène physiologique, mais en tant que *sens* susceptible d'être déchiffré, traduit, interprété. La psychanalyse ne connaît du désir que ce qui peut être *dit*. Comprenons bien : il ne s'agit ici nullement d'une amputation de l'expérience humaine réduite au discours mais au contraire d'une extension de la sphère sémiotique jusqu'aux confins obscurs du désir muet d'avant le langage. Car même alors la psychanalyse prétendra rejoindre cette expérience préverbale à travers les constructions symboliques ultérieures qui en assurent l'efficacité durable. On pourrait dire que la psychanalyse étend le langage au-delà du plan logique dans les régions alogiques de la vie, qu'elle *fait parler* cette part de nous-même qui est moins muette qu'elle n'a été contrainte au silence.

Et d'abord elle la fait parler à l'*autre*. La situation analytique offre au désir ce que Freud appelle, dans un de ses textes techniques, « une sorte d'arène où il sera permis à l'automatisme de répétition de se manifester dans une liberté totale ». Et pourquoi la situation analytique a-t-elle cette vertu de réorienter la répétition vers la remémoration ? Parce qu'elle offre dans le *transfert* un vis-à-vis fictif au désir. Non seulement le désir parle, mais il parle à l'autre. Ce second point de départ dans la pratique analytique n'est pas moins gros d'implications théoriques. Il révèle que dès l'origine le désir humain est, selon l'expression de Hegel, désir du désir de l'autre et finalement désir de la reconnaissance. Cette altérité est constituée du désir en tant que demande érotique. La découverte du complexe d'œdipe dans l'autoanalyse de Freud n'a pas d'autre signification : le désir est structuré comme désir humain lorsqu'il entre dans cette relation

triangulaire mettant en jeu deux sexes et trois personnes, une interdiction, un désir de mort, un objet perdu, etc. On voit combien la théorie est inadéquate à la découverte de la psychanalyse lorsqu'elle propose une définition purement énergétique du désir en termes de tension et de décharge et n'inscrit pas l'intersubjectivité dans la définition même du désir humain. C'est le même modèle qui ignore le langage et l'*autre*. Car parler c'est s'adresser à un autre.

Disons encore, pour en finir avec la situation analytique elle-même, que l'analysant devient capable de parler de soi en parlant à un autre. Parler de soi, en psychanalyse, c'est alors [passer] d'un récit inintelligible à un récit intelligible. Si l'analysant vient en psychanalyse ce n'est pas simplement parce qu'il souffre, mais parce qu'il est troublé par des symptômes, des comportements, des pensées qui n'ont pas de sens pour lui, qu'il ne peut coordonner dans un récit continu et acceptable. Toute l'analyse ne sera qu'une reconstruction des contextes dans lesquels ces symptômes prennent sens. En leur donnant, par le travail de parole, un cadre de référence où ils deviennent appropriés, les symptômes s'intègrent à une histoire qui peut être racontée. On peut décrire, avec Edelson, le processus analytique comme le rejet des occasions « rejection of immediate occasions or contexts...as sufficient grounds for understanding such acts » et la substitution de « more remote or distant occasions and extended contexts as they have been and are now symbolically reconstructed (according to other norms) by the actor » (55). Ce travail de décontextualisation et de recontextualisation, principalement à l'aide des "symbolizations he constructed as a child" (*ibid.*), implique [que] l'analysant considère son expérience en terme de textes et de contextes, bref, qu'il entre dans une lecture sémiotique de son expérience et élève son expérience au rang d'un récit acceptable et intelligible. Or cette structure *narrative* de l'expérience personnelle n'a pas reçu dans la théorie la reconnaissance qu'elle méritait. Et pourtant c'est dans des *histoires de cas* qu'une partie du savoir analytique est déposé. Cela est si vrai qu'un épistémologue comme Sherwood peut prétendre que l'épistémologie de la psychanalyse doit procéder à partir des histoires de cas et des conditions d'intelligibilité de leur structure narrative en direction de la théorie, celle-ci ne fournissant que les segments explicatifs à interpoler dans une intelligibilité essentiellement narrative. Je ne discute pas ici cet aspect épistémologique du problème. C'est pourquoi je ne retiens du concept d'*histoire de cas* que ce qu'il implique concernant les rapports du langage et de l'expérience analytique. Si Freud peut écrire des histoires de cas, c'est dans la mesure où toute l'expérience analytique se meut dans un monde de discours qu'on peut dire narratif. L'analysant raconte des rêves, raconte des épisodes du passé. Il raconte qu'il ne comprend pas, jusqu'à ce qu'il comprenne ce qu'il raconte. C'est ainsi que toute l'expérience analytique est traversée par cette modalité *discursive* qui exige de dire que l'analyse est une analyse narrative ou une narration analytique.

Prenons un peu de distance à l'égard de la situation analytique et abordons ce que le texte de Freud pris pour guide appelle procédé d'investigation. Ce faisant nous ne nous éloignons que des aspects les plus formels de la relation analytique et nous enfonçons dans l'épaisseur même de l'expérience analytique. En outre, c'est seulement du contexte actuel des épisodes pathologiques que nous

nous écartons, afin de faire émerger les constellations symboliques, d'abord inconnues de l'analysant, qui permettront de conférer une intelligibilité aux troubles dont il souffre.

Qu'est ce qui, dans cette phase d'interprétation et d'explication, plaide en faveur d'une reformulation linguistique de la théorie tout entière ? Essentiellement ceci que l'analyse consiste non seulement à écouter parler, mais à écouter l'analysant parler *autrement*, à interpréter ses symptômes comme *un autre discours*, voire comme *le discours d'un autre*. L'idée que l'inconscient soit structuré comme un langage, dans la mesure où il peut être entendu comme *un autre discours*, cette idée qui a trouvé chez Jacques Lacan son expression lapidaire, constitue la thèse centrale de ce que l'on peut appeler une reformulation linguistique de la psychanalyse.

Voyons jusqu'où l'œuvre écrite de Freud peut supporter cette réinterprétation.

Avant même la *Traumdeutung*, qui sera le document clef pour notre discussion, les *Etudes sur l'hystérie* suggèrent pour la première fois une conception qu'on peut dire *sémiotiques* des symptômes. Dans la « Preliminary Communication » de 1892, Freud établit une connexion symbolique entre la cause déterminante et le symptôme hystérique ; dès cette date le parallélisme est établi entre cette connexion symbolique et le processus du rêve ; comme le contenu apparent du rêve, le symptôme vaut pour... ; et sa valeur significative consiste dans sa fonction indistincte de remémoration ; Freud parle alors de « mnemonic symbols » (S. E. 2, 90-3) pour dire de façon abrégée que le symptôme, en tant que symbole¹, est le substitut mnésique d'une scène traumatique dont le souvenir a été refoulé. Les symboles mnésiques sont le moyen par lequel le traumatisme continue d'exister sous la forme déformée (*distorted*) de symptômes. La nature sémiotique de ces symptômes mnésiques est confirmée par l'analyse elle-même, dans la mesure où le symptôme peut être remplacé par un discours : telle douleur dans la jambe est équivalente à une expression linguistique de la relation entre par exemple le désir de la patiente et la figure paternelle ; la transition du symptôme à l'expression linguistique est même souvent assurée par les valeurs métaphoriques des mots, où la symbolisation d'un état psychique par une expression corporelle est en quelque sorte portée au langage, après avoir été en quelque sorte enfouie dans le corps par conversion hystérique. Ne dit-on pas, quand on se sent insulté, qu'on a reçu une gifle en pleine figure ? et quand on se sent désespéré, qu'on a les jambes brisées ?

Cette possibilité de traduction d'un symptôme hystérique dans une métaphore, très tôt aperçue par Freud, annonce un trait universel de l'univers sémiotique que Freud parcourra en tous sens, à savoir la substituabilité indéfinie d'une classe de signes par une autre. Le rêve sera le premier chaînon de ces chaînes sémiotiques, que nous allons maintenant considérer, le long desquelles un rêve pourra s'échanger contre un symptôme, contre un thème légendaire, un mythe, un proverbe, ou contre une perversion.

¹ Il est vrai que Freud n'emploiera plus le terme de symbole dans ce sens qui sera réservé aux stéréotypes culturels révélés par les « rêves typiques ».

Que le rêve soit une sorte de texte à interpréter comme une autre discours, ou le discours d'un autre, cela est attesté de multiples façons dans la *Traumdeutung*. Cette présupposition est d'abord ce qui confère son sens même à la tâche que Freud s'est assignée en plaçant son entreprise sous le titre de l'interprétation (*Deutung*), non de l'explication (*Erklärung*) :

« The aim that I have set before myself is to show that dreams are capable of being interpreted (*einer Deutungsfähig sind*)... ; interpreting a dream implies assigning a "meaning" (*Sinn*) to it, that is replacing (*ersetzen*) it by something which fits into (*en anglais dans le texteh... einfügt*) the chain of our mental acts as a link having a validity and importance equal to the rest." (S. E. 4, 96 [*en anglais dans le texte*])

La parenté entre la tâche d'interpréter un rêve et celle d'interpréter un texte est assurée par le fait que l'analyse se meut entre le *récit* du rêve et un autre *récit* qui est au premier ce qu'est un texte lisible à un rébus illisible (S. E. 4, 277-8) ou un texte dans notre langue maternelle à un texte dans une langue étrangère.

Le caractère sémiotique du rêve est une deuxième fois attestée par la manière dont est désignée par Freud la *matière* du rêve ; Freud n'hésite pas, à notre étonnement, à parler des « pensées du rêve » (dream-thoughts). Immédiatement après avoir dit que le rêve est *the fulfillment of a wish* (S. E. 4, 122) il pose la question : « What alteration have the dream-thoughts undergone before being changed into the manifest dream which we remember when we wake up ? » (*ibid.*). On comprend pourquoi le contenu latent est appelé une pensée : c'est lorsque le rêve a été interprété comme *wish-fulfillment* qu'il devient intelligible, parce que poursuivre un but, satisfaire un désir est ce que nous comprenons parfaitement, en vertu d'un véritable axiome qui règle toute notre compréhension de l'action humaine². Dès lors dire de quel désir le rêve est l'accomplissement déguisé, c'est restituer le contexte dans lequel il devient intelligible. C'est donc en tant qu'il rend intelligible le rêve que le désir est appelé la « pensée du rêve ». Il constitue, avec les distorsions qui le compliquent, le *sens* du rêve : « Dreams ...are not meaningless, they are not absurd ; they do not imply that one portion of our store of ideas is asleep while another portion is beginning to wake. They are psychical phenomena of complete validity (*Vollgültiger*) – fulfillments of wishes ; They can be inserted (*einzureihein*) into the chain of intelligible waking mentalacts : they are constructed by a highly complicated activity of the mind (*geistige*). (S. E. 4, 122). Freud répètera encore, à la fin du chapitre 6 :

« Two separate functions may be distinguished in mental activity during the construction of a dream : the production of the dream-thoughts and their transformation into the content of the dream. The dream-thoughts are entirely rational and are constructed with an expenditure of all the psychical energy of which we are capable. They have their place among thought-processes that have not become conscious – processes from which, after some modification, our conscious thoughts, too, arise." (S. E. 5, 506).

² Edelson cite Freud : « ... ; it is self-evident that dreams must be wish-fulfillments, since nothing but a wish can set out our mental apparatus at work. " S. E. 5, 567. Et cet auteur commente : "This assumption in Freud's words, if we strain a bit, can be viewed as an axiomatic postulate of a general theory of human action". o.c., p. 46.

On ne peut mieux dire que, quant à son contenu latent, la pensée du rêve est homogène à toutes nos autres pensées qui viennent au langage dans la conscience narrative que nous *prenons de nous-mêmes*. Certes, le même texte nous avertit (et la note ajoutée en 1925, S. E., p.506 n. 2, renchérit) que le *problème* du rêve n'est pas celui des pensées latentes du rêve, mais celui du *dream-work* par lequel ces pensées inconscientes sont transformées dans le contenu manifeste du rêve. Or c'est cette construction du rêve qui est « peculiar to dream-life and characteristic of it » (5, p. 507). C'est donc bien ici qu'une théorie linguistique de la psychanalyse tient ou tombe. Mais du moins il n'est pas vain de souligner que les rêves « concern themselves with attempts at solving the problems by which our mental life is faced » (note de 1925 à S. E. V, 506). Car c'est cette homogénéité entre l'inconscient et le conscient qui rend possible la psychanalyse elle-même, dans la mesure où les pensées latentes du rêve, parce que pensées, ont vocation au langage.

Le caractère sémiotique du rêve serait établi sur une base solide s'il pouvait être montré que le *dream-work* lui-même met en jeu des processus qui ont leur équivalent dans le fonctionnement du langage. Or Freud semble décourager cette entreprise en affirmant avec force que « the dream-work is not simply more careless, more irrational, more forgetful and more incomplete than waking thought ; it is completely different from it qualitatively and for that reason not immediately comparable with it. It does not think, calculate or judge in any way at all ; it restricts itself to giving things a new form. (S. E. 5, 507). L'expression *dream-work* est là précisément pour souligner qu'il s'agit de *mécanismes* dont la description appelle un langage quasi-physique : la condensation est une sorte de compression, le déplacement un transfert d'intensité. Aucun lecteur de Freud ne peut échapper à la question de savoir si ce langage doit être pris à la lettre ou entendu métaphoriquement. La reformulation linguistique de la théorie est une tentative pour interpréter le langage énergétique dans le second sens. Si les métaphores énergétiques sont inévitables, c'est parce que le travail du rêve met en jeu des processus sémiotiques qui ont été désymbolisés par la situation de refoulement. Mais ces processus désymbolisés n'en restent pas moins des processus sémiotiques. Preuve en est la possibilité même du travail de l'analyse qui suit le chemin inverse de resymbolisation et se déroule entièrement dans le milieu du discours. Ainsi la condensation retrouve son statut sémiotique d'abréviation, de laconisme, lorsque l'analyse s'applique à elle et rapporte à différents *trains de pensée* les composants de la représentation condensée. L'insistance de Freud sur l'expression train de pensée – train of thought – confirme que la condensation est une condensation de pensées, un cas d'*overdetermination*, tel que « each of the elements of the dream's content turns out to have been 'overdetermined' – to have been represented in the dream-thoughts many times over .” (S. E. 4, 283). La condensation est une péripiétie de la représentation, non un mécanisme physique.³ Les éléments retenus dans le

³ « Not only are the elements of a dream determined by the dream-thoughts many times over, but the individual dream-thoughts are represented in the dream by several elements » (S. E. 4, 284).

contenu abrégé constituent les points nodaux vers lesquels convergent un grand nombre de pensées de rêve. Ce qui est ainsi condensé ce sont des significations, non des choses. Le cas où c'est une personne qui assume la fonction d'image collective est le plus clair. Il suffit que les chaînes associatives aient réussi à disjoindre la figure de rêve entre ses éléments initiaux, porteurs de noms distincts et capables de descriptions distinctes pour que la condensation soit restituée à son statut sémiotique de détermination multiple d'un élément commun à plusieurs chaînes associatives.

La réinterprétation linguistique du déplacement paraît à première vue plus difficile, dans la mesure où le déplacement est une transference of psychical intensity [*en anglais dans le texte*] et où ce transfert d'intensité appelle tout de suite une explication de type économique : pour défoncer la censure imposée par la résistance un élément éloigné du foyer d'intérêt et donc de la représentation interdite reçoit l'accent de valeur qui était originellement placé sur cette représentation. C'est donc en termes de transfert d'investissement que le déplacement se laisse le mieux exprimer. Et pourtant le déplacement n'est pas sans structure linguistique, comme l'atteste l'opération inverse qui consiste à rétablir la distribution des éléments en fonction d'un point central, d'une idée focale. Le discours de l'état de veille consiste lui aussi en une hiérarchie de topics [*en anglais dans le texte*], avec des thèmes dominants et secondaires, des relations de distance sémantique, de proximité et d'éloignement, dans ce qu'on pourrait appeler l'espace logique du discours.

Ces remarques, soutenues par les exemples nombreux de rêves analysés par Freud dans le *Traumdeutung*, constituent une bonne introduction aux tentatives récentes de quelques théoriciens pour coordonner ces aspects linguistiques du travail de rêve avec des structures et des processus que la linguistique contemporaine a mis à jour. En cela ces auteurs ont fait œuvre non seulement originale, mais libératrice à l'égard des préjugés dans lesquels Freud lui-même restait enfermé concernant le fonctionnement du langage. Il semble bien en effet que Freud soit resté attaché à l'idée que le langage consiste dans une nomenclature de mots-étiquettes, issus des traces mnésiques laissées par les choses représentées. En outre il a été séduit par les théories émotionnalistes [*en anglais dans le texte*] qui faisaient dériver l'origine du langage de l'expression des émotions de base. Ainsi a-t-il pu penser que le retour du rêve à un stade ontogénétiquement et phylogénétiquement plus primitif reconduirait le langage à un stade également plus primitif où les mots auraient encore des significations antithétiques reflétant l'ambivalence des affects (« The Antithetical Meaning of Primal Words », S. E. 11, 155-61).

Freud, semble-t-il, n'a rien connu de l'idée du langage conçu comme ensemble de signifiants définis chacun par leur différence à l'intérieur du tout du langage. Ni non plus la distinction entre signifiant et signifié caractéristique du signe linguistique et des ressources de dissociation, de glissement et de substitution que cette constitution à double face offre. Ni non plus de la polysémie universelle des mots des langues naturelles et de l'exploitation de celle-ci dans la poésie, le mot d'esprit. (Lui qui a, dans l'épisode fameux de la bobine, aperçu dans quel jeu de présence et d'absence se constitue la maîtrise de l'objet perdu n'a

pas de théorie sémiotique pour dire cette présence faite d'absence. Lui, le maître de l'interprétation psychanalytique du *Witz*, n'a pas de modèle linguistique adéquat pour en rendre compte). Ni non plus de la structure d'alliance que représente le moindre échange de paroles. Ni non plus de l'ordre symbolique dans lequel chaque homme entre dès qu'il parle et qui a pour signifié l'alliance même de parole. Ni enfin – et peut-être surtout – des structures rhétoriques qui règlent l'emploi du discours en situation.

J'insisterai uniquement sur ce dernier point – celui des ressources *rhétoriques* de la parole – parce que c'est à ce niveau que les progrès de la science du langage semblent révéler une affinité profonde avec la découverte de la psychanalyse, qui apparaît du même coup en avance sur sa propre théorie linguistique et en quête d'une théorie linguistique plus adéquate. De ce point de vue, l'une des contributions les plus remarquables de la linguistique à la théorie psychanalytique est assurément celle de Roman Jakobson concernant la *métaphore* et la *métonymie*. Le grand linguiste montre en effet que l'opposition qui s'exprime au niveau des deux figures classiques de la rhétorique – le trope par ressemblance et le trope par contiguïté – traverse en réalité toutes les opérations du langage. Tout signe linguistique, en effet, implique deux modes d'arrangement : la combinaison, la sélection. Il est donc possible de répartir sur les deux axes orthogonaux de la combinaison et de la sélection, tous les phénomènes présentant des aspects soit d'enchaînement par contiguïté, soit de groupement par similarité (toute sélection se faisant dans une sphère de ressemblance). On parlera alors, pour désigner les deux familles d'opération, de procès métonymique et de procès métaphorique. Les opérations jouent à tous les niveaux, phonologique, sémantique, syntaxique, pour s'épanouir dans une opposition entre styles personnels, entre formes littéraires, plastiques, cinématographiques. C'est cette polarité que Jakobson discerne également dans les processus symboliques inconscients décrits par Freud dans le rêve. Il suggère de mettre, du côté de la contiguïté, le déplacement qui serait métonymique et la condensation qui serait synecdochique, et du côté de la similarité l'identification et le symbolisme. Si Jacques Lacan (*Ecrits I*) répartit différemment les polarités – identifiant franchement déplacement et métonymie, condensation et métaphore – ces divergences sont moins importantes que la tentation générale de rompre avec le biologisme et le behaviorisme attribués aux psychanalystes post-Freudiens et de faire « retour à Freud » en situant dans le seul « champ de la parole et du langage »⁴ non seulement la situation analytique, mais les opérations de l'inconscient dont la théorie entreprend de rendre compte systématiquement. Après avoir caractérisé le mouvement de la cure comme passage de la parole vide – le vide du dire de l'analysant – à la parole pleine – l'« assumption par le sujet de son histoire, en tant qu'elle est constituée par la parole adressée à l'autre » (*Ecrits I*, p. 134) – J. Lacan n'hésite pas à identifier l'élaboration du rêve à sa rhétorique : « Ellipse et

⁴ Selon le titre d'un important essai des *Ecrits* : « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Ecrits I*, p.111 à 209.

pléonasme, hyperbole ou syllapse, régression, répétition, apposition, tels sont les *déplacements syntaxiques* – métaphore, catachrèse, antonomase, allégorie, métonymie et synecdoque, les *condensations sémantiques*, où Freud nous apprend à lire les intentions ostentatoire ou démonstratives, dissimulatrices ou persuasives, rétorsives ou séductrices, dont le sujet module son discours onirique » (*Ecrits I*, p. 146)⁵. La théorie, dès lors, ne saurait démentir la découverte concrète de la psychanalyse à l'œuvre. On dira donc : « l'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient ». Et encore : « L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs » (*ibid.*, p. 136). Quant à la méthode analytique on dira d'elle : « Ses moyens sont ceux de la parole en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens ; son domaine est celui du discours concret en tant que réalité transindividuelle du sujet ; ses opérations sont celles de l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel » (*ibid.*, p.103).

Ce qui a été dit plus haut dans les termes de Freud concernant les « pensées » du rêve est maintenant soutenu par une réinterprétation globale pour laquelle il y a pensée là où il y a organisation symbolique. Cette part retranchée de nous-même est une tranche de l'histoire qui a déjà été interprétée : « Ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire, – c'est-à-dire que nous l'aidons à parfaire l'historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certains nombres de « tournants » historiques. Mais s'ils ont eu ce rôle, c'est déjà en tant que faits d'histoire, c'est-à-dire en tant que reconnus dans un certain sens ou censurés dans un autre ordre »(139). Le concept d'une historisation primaire permet d'appliquer les lois du discours et de la symbolisation aussi loin que s'étend le domaine de la psychanalyse. Cela ne veut pas dire que tout est discours dans l'homme, mais que tout est parole et langage en psychanalyse.

Les auteurs comme Marshall Edelson qui suivent Chomsky plutôt que Saussure et Jakobson ne disent pas autre chose pour l'essentiel. Ils ne diffèrent que quant au modèle linguistique. Leur prétention est qu'il y a plus d'affinité entre un modèle transformationnel génétique et les procédures de l'inconscient qu'[avec] un modèle structural. Mais les « prolégomènes à une théorie de l'interprétation » (Part one of Edelson's *Language and Interpretation*) ne diffèrent pas des considérations sur « parole vide et parole pleine dans la réalisation du sujet »⁶ : l'analyste y est montré à l'écoute et au travail d'interpréter les phénomènes de nature sémiotiques et l'analysant en proie avec les constructions symboliques de son enfance. Ce qui est nouveau, c'est la définition de la « compétence linguistique » requise pour le déchiffrement des édifices sémiotiques. Cette compétence est décrite comme l'intériorisation d'un ensemble de règles de

⁵ Concernant le symptôme : « Le symptôme se résout tout entier dans une analyse du langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée » p. 147.

⁶ Part. I de Lacan's (*en anglais dans le texte*) *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*.

transformations qu'on peut décrire dans une théorie du langage et des systèmes symboliques. Si on rapporte cette déclaration au problème qui a suscité la présente discussion, à savoir la possibilité de fournir un équivalent linguistique de ce que Freud a décrit comme le *travail du rêve*, on voit tout de suite qu'il peut y avoir de séduisant dans un emprunt à Chomsky d'un modèle transformationnel. Le linguiste rencontre en effet un problème homologue à celui du psychanalyste : comment rendre compte de la structure de surface d'une phrase, avec ses ambiguïtés, à partir de la structure profonde ? De même qu'une représentation condensée est le point nodal de plusieurs chaînes de pensée, « an ambiguous sentence has one surface structure but as many different deep structures as it has senses »⁷. Il est donc tout à fait approprié de porter à la lumière de la linguistique transformationnelle les opérations par lesquelles les pensées du rêve sont transformées dans le contenu apparent. Ce sera principalement le cas lorsque l'interprétation s'appliquera aux formes de « déviance » auxquelles l'usage du langage aura recours pour engendrer des représentations significatives. Mais chaque forme de déviance suppose un système de règles dont la violation apparaît appropriée. Or l'interprétation psychanalytique est par excellence interprétation des déviations signifiantes, comparables aux formes d'audace linguistique (*linguistic audacity* [Leech]) qui caractérisent la poésie.

J'arrête ici ce compte rendu des reformulations linguistiques de l'appareil théoriques de la psychanalyse. Il suffit à donner une idée de la direction prise par la recherche au point de contact entre linguistique et psychanalyse.⁸

II.

Les réflexions qui suivent sont centrées sur la notion d'image. Elles constituent seulement partiellement une critique de la reformulation linguistique de la théorie psychanalytique. L'essentiel de l'argumentation précédente sera en effet retenu, mais réorienté dans un nouveau sens. D'une part, en effet, c'est une erreur de croire que tout ce qui est sémiotique est linguistique. Or les thèses évoquées plus haut concluent sans cesse des phénomènes décrits à leur caractère linguistique. D'autre part c'est une erreur de croire que l'image ne relève pas de l'ordre sémiotique. Or les théories de l'image dont nous disposons aujourd'hui ne nous permettent guère d'en reconnaître la dimension sémiotique, tant nous restons tributaires d'une tradition pour laquelle l'image est un résidu de perception, voire

⁷ Edelson, p. 76.

⁸ Les recoupements entre Lacan et Edelson sont plus importants que leurs évidentes divergences. Le rôle de la ressemblance dans ce que Edelson appelle « présentation » à la suite de Suzanne Langer, et qu'il oppose à « représentation » le conduit à écrire : « The psychoanalyst's skill in interpreting a presentation depends upon his sensitivity to the possibilities of the unexpected similarity, and his capacity to detect patterns, arrangements, and significant forms » (84). Plus loin, utilisant la distinction de Katz entre « présupposition » (qui est une part de la structure profonde) et « presumption » (qui est créditée au locuteur par l'auditeur dans une situation de discours), il remarque : « Here we are in the realm of what Katz terms *rhetoric*. The province of rhetoric is that meaning – which is other than the cognitive sense represented by deep structure – conveyed by the choice of a particular surface structure » (87). Cette remarque se laisse facilement comparer avec l'énumération par Lacan des figures de rhétoriques mise en oeuvre par l'inconscient.

une trace d'impression. Dès lors, faute d'une théorie appropriée de l'image, la théorie psychanalytique semble enfermée dans cette alternative : ou bien elle reconnaît la fonction de l'image en psychanalyse, mais méconnaît la dimension sémiotique de son champ ; ou bien elle reconnaît cette dimension sémiotique, mais l'assimile trop rapidement au règne du langage. Mon hypothèse de travail est que l'univers de discours approprié à la découverte psychanalytique est moins une linguistique qu'une fantastique générale. Reconnaître cette dimension fantastique, c'est à la fois requérir une théorie appropriée de l'image et contribuer à son établissement dans la pleine reconnaissance de sa dimension sémantique.

Je ne tiendrai pas compte, dans ma critique de la reformulation linguistique de la psychanalyse, du reproche qui lui est ordinairement fait de laisser tomber l'aspect dynamique et économique des phénomènes inconscients et de ne rien dire de l'affect où s'exprime de manière non linguistique l'aspect proprement pulsionnel de ces phénomènes. J'en dirai un mot pour finir, en suggérant qu'une fantastique est peut-être plus apte à rendre compte de l'articulation du sémiotique et du pulsionnel qu'une linguistique. Ma critique se tiendra donc dans les limites mêmes découpées par les théoriciens de l'approche linguistique. Je pars donc de ceci que la technique analytique est une technique qui fait du langage son champ d'action et l'instrument privilégié de son efficacité. La difficulté ne concerne donc pas le discours *dans lequel* le processus analytique se déroule, mais cet autre discours qui se configure lentement à travers le premier et que celui-ci a charge d'explicitier, celui du complexe enseveli dans l'inconscient⁹. Que ce complexe ait une affinité pour le discours, une dicibilité principielle n'est pas douteux, donc un aspect sémiotique, la situation analytique elle-même le prouve. Bien plus, que les phénomènes mis à jour soient gouvernés par des rapports de motivation qui tiennent ici la place de ce que les sciences de la nature définissent comme un rapport de causalité et que ces rapports de motivation soient immédiatement constitutifs d'une histoire susceptible d'être racontée, cela aussi est attesté par la reprise narrative qu'en produit l'analyse. Mais rien de cela ne prouve que ce qui ainsi vient au langage – ou mieux, est porté au langage – *soit* langage. Bien au contraire, c'est parce que le niveau d'expression propre au contenu inconscient n'est pas le langage que le travail d'interprétation est difficile et constitue une véritable promotion linguistique.

1. Image as dream-work (en anglais dans le texte).

Freud s'est adressé directement à ce problème dans la section C du chapitre VI consacré au travail du rêve. Cette section est intitulée *die Darstellungsmittel des Traums* (G. W. II/III, 315). La Standard Edition traduit par : *the means of representation in dreams* (S. E. IV-V, 310). Freud part de ceci que le rêve, une fois interprété, présente de nombreuses relations logiques, parmi lesquelles des antithèses, des contradictions, mais aussi des conditions, des conséquences, etc. toutes relations logiques qui trouvent dans la syntaxe de nos

⁹ Ce sont ici les termes mêmes de l'interrogation d'E. Benveniste dans ses « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », *La Psychanalyse*, I 1956. Repris dans *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1966.

langues des expressions appropriées : si, parce que, de même que, quoique, ou bien... ou bien. Or, c'est une caractéristique non accidentelle des rêves qu'ils

“have no means at their disposal for representing these logical representations between the dream-thoughts. For the most part dreams disregard all these conjunctions, and it is only the substantial content (*den sachlichen Inhalt*) of the dream-thoughts that they take over and manipulate. The restoration of the connections which the dream-work has destroyed is a task which has to be performed by the interpretative process.” (312)

Cette incapacité du rêve à exprimer les relations logiques n'est pas un simple défaut. Elle est la contrepartie d'un trait positif de ce que Freud appelle ici « the psychical material (*psychisches Material*) out of which dreams are made » (*ibid.*). Ce matériel psychique, comparable à celui des arts plastiques – peinture et sculpture – n'est pas autre chose que l'image, mais l'image considérée dans sa capacité d'exprimer, d'indiquer plastiquement des idées, ce que le terme *Darstellung* (qui signifie originellement *exhibitio*) dit bien¹⁰. Les pensées de rêve sont désormais devenues (et appelées) images de rêve (*dream images*) (329 sq.)¹¹.

Cette exhibition en image du contenu du rêve, loin de constituer un trait contingent du travail du rêve est en réalité impliquée dans les deux processus majeurs, de condensation et de déplacement dont nous avons tenté de donner une interprétation linguistique et plus exactement rhétorique. Comme la section D du même chapitre – « *Consideration of representability* » (*Darstellbarkeit*) – l'établit, ces deux procédés opèrent sur les ruines des relations logiques et au creux de l'expression « *pictorial* » (*bildlich*) (339-40) :

A thing that is pictorial (*das Bildliche*) is, from the point of view of a dream, a thing that is capable of being represented (*darstellungsfähig*) : it can be introduced into a situation in which abstract expressions offer the same kind of difficulties to representation in dreams as a political leading article in a newspaper would offer an illustrator (p. 340)

Nous sommes ici à la charnière de l'image et du langage, puisque d'une part la mise en image consiste pour une large part dans une « représentation visuelle » (344) des pensées du rêve et d'autre dans un « *pictorial language* » (340), qui ne comporte que des termes concrets. C'est à ce propos d'ailleurs que Freud fait observer la parenté entre le rêve et le mot d'esprit¹², comme il l'avait

¹⁰ « But just as the art of painting eventually found a way of expressing, by means other than the floating labels, at least the intention of the words (*die Redeaben anglais dans le texteht*) of the personages represented – affection, threats, warnings, and so on – so too there is a possible means by which dreams can take account of some of the logical relations between their dream-thoughts, by making an appropriate modification in the method of representation characteristic of dreams.” Suit une longue énumération des divers procédés par lesquels sont figurées les différentes relations logiques.

¹¹ Selon les contextes la S. E. traduit *Bild* par *image* ou par *picture* (dans la même page, p. 344).

¹² « In this way the whole domain of verbal wit is put at the disposal of the dream-work. There is no need to be astonished at the part played by words in dream-formation. Words, since they are the nodal points of numerous ideas, may be regarded as predestined to ambiguity ; and the neuroses (e.g. in framing obsessions and phobias) no less than dreams, make unashamed use of the advantage thus offered to show that dream-distorsion too profits from displacement of expression.” (340-341). Il est remarquable que condensation et déplacement soient évoqués dans le même

fait plus haut avec le rébus et comme il le fait encore quelques lignes plus loin avec les hiéroglyphes (341). Le concept de représentabilité désigne donc un niveau opératoire où s'affirme la parenté entre condensation, déplacement, déguisement, et qui joint les aspects *figurés* du langage au déploiement spatial et visuel d'un *spectacle*. Il est remarquable que condensation et déplacement soient évoqués dans le même contexte (voir note précédente) à propos de mots et à propos d'images visuelles, comme si les *figures* de rhétorique et les *images* visuelles appartenaient au même régime de « représentabilité ». Mais déjà les anciens rhétoriciens avaient remarqué qu'un langage figuré est celui qui donne un contour, une visibilité au discours. Dès lors le problème n'est pas tant qu'on trouve des mots dans des rêves et que le travail du rêve soit proche du « verbal wit » qui règne dans les « jokes », mais que le langage fonctionne à un niveau pictorial qui le met dans le voisinage de l'image visuelle et vice-versa.

Il me semble qu'il faut interpréter de la même façon ce que Freud appelle, dans la section suivante (E) « representation by symbols » (S. E. IV, 350 suiv.). Comme on sait, Freud réserve la terme symbole aux représentations dotées d'une certaine fixité (« like the grammalogues in shorthand », 351) et appartiennent à l'héritage le plus antique de la culture. C'est pourquoi ils ne sont pas particuliers au rêve mais se retrouvent dans le folklore, les mythes populaires, les légendes, les *linguistic idioms*, la sagesse populaire et les plaisanteries courantes. On peut dire que ces symboles appartiennent à la sphère du langage, si l'on veut dire par là non qu'ils appartiennent à la structure d'une *langue* naturelle, ni à la *parole* individuelle, mais aux choses dites, lesquelles par un effet de sédimentation se sont assimilées au code même de la *langue*, incorporée au pacte de la *parole*, au point de devenir une partie intégrante de ce que nous appelons langage au sens large et qui englobe désormais la structure de la langue, le dynamisme de la parole et l'héritage du symbolisme. Mais reconnaître le caractère linguistique – je voudrais dire plutôt langagier pour marquer qu'il s'agit d'un usage sédimenté de la parole qui mime le caractère anonyme de la langue – du symbolisme ne constitue que la moitié de la vérité. Le problème de la psychanalyse commence avec l'usage privé par le rêveur de ce trésor public des symboles. Et c'est ici que le symbole, d'abord inscrit dans le langage au sens qu'on vient de dire, s'inscrit maintenant dans l'image. Freud le dit non seulement dans le titre « *Representation by symbols* » (où le caractère instrumental du symbole par rapport à la représentation de rêve est rendu évident par la préposition *durch*), mais aussi dans le texte : « dreams make use of this symbolism for the disguised representation of their latest thoughts » (S. E., IV 352). Il s'agit d'une des « indirect methods of representation » (*ibid.*, 351). En d'autres termes le problème pour l'interprétation n'est pas l'appartenance au symbole au trésor verbal de l'humanité, mais son *usage* « pictorial » par le rêve. C'est en cela qu'il s'aligne sur la condensation, le déplacement, le langage figuré, l'image visuelle, – tous procédés relevant de la même « considération of representability ». Certes sans connaissance par le psychanalyste des symboles, donc sans familiarité avec le trésor verbal de la

contexte à propos d'images et de mots, comme si les figures de rhétorique appartenaient au même régime « pictorial » que la visualisation.

culture, l'interprétation des symboles dans le rêve est impossible, mais c'est leur usage en combinaison avec les autres procédés du rêve qui permet de les interpréter en situation. Aussi bien, note Freud, ils ont le plus souvent plus d'une signification « and, as with Chinese script, the correct interpretation can only be arrived at on each occasion from the context (*ibid.*, 353). Le rêve ne contient donc pas à l'état brut des fragments verbaux de symboles culturels : ceux-ci sont dramatisés selon le besoin actuel du rêve considéré¹³. Lorsque de tels symboles appartenant à l'humanité entière organisent proprement le rêve on peut parler non pas seulement d'une représentation par le moyen de symboles, mais d'un rêve « typique »¹⁴. Mais c'est seulement par abstraction de l'histoire individuelle qui singularise l'usage de tels stéréotypes qu'on peut parler de rêves typiques. En réalité c'est toujours d'un rêveur singulier dont on le dit : c'est lui qui met en scène – qui exhibe – le motif culturel universel. Dans cette mise en scène s'affirme le règne de l'image et son empire sur le langage lui-même¹⁵.

Je conclurai ce paragraphe consacré à l'image dans la *Traumdeutung* en soulignant un caractère fondamental de l'image, implicite à tout l'analyse : l'image n'est pas elle-même un contenu, mais un processus. C'est pourquoi j'ai appelé ce paragraphe : « *Image as Dream-work* ». L'image, en effet, n'est pas distincte du *dream-work*, elle est le processus même de transformation des pensées du rêve en contenu manifeste. C'est pour quoi Freud parle de « considérations de représentabilité ». il en est ici comme du schème selon Kant qui est un procédé général pour procurer une image au concept. C'est cette suggestion que nous allons suivre dans le reste de cette étude, en découvrant d'autres aspects de la mise en image que ceux que la *Traumdeutung* décrit.

¹³ C'est pourquoi Freud met en garde contre une traduction mécanique des symboles et l'abandon de la technique des associations du rêveur. La traduction des symboles doit rester une méthode auxiliaire (*ibid.*, 360). On comprend pourquoi : on nierait tout simplement le *travail* du rêve.

¹⁴ « It would be possible to mention a whole number of other typical dreams if we take this term to mean that the same manifest content is frequently to be found in the dreams of different dreamers. » (*ibid.*, 395).

¹⁵ En ce qui concerne la *place* du subject matter « typical dream » dans la *Traumdeutung*, il est remarquable que Freud traite de leur *contenu* non pas dans le cadre du *dream-work*, mais dans celui du *Material and sources of dreams* (chap. V, D, S. E. IV, p. 241 sq.) donc *avant* le chap. VI sur le *Dream-work*. C'est là que Freud expose extensivement (en anglais dans le texte) le rêve oedipien en corrélation avec le drame de Sophocle (p. 260sq). Cela confirma notre thèse que le symbolisme en tant que tel appartient au matériau du rêve, non encore au travail du rêve (Freud parle à propos du noyau commun au drame et au rêve du *primaeval dream-material*, *ibid.*, p. 263). Si la question du symbolisme et avec elle celle des rêves typiques revient une seconde fois (chap. VI, D), c'est bien du point de vue de l'*usage* du symbolisme et non de son *contenu*. C'est cet usage qui rattache le symbolisme aux « moyens de représentation donc à la problématique de l'*image*. Que cette distinction soit difficile à maintenir dans le détail, les anticipations répétées de la section VI D dans la section V D, et les explications embarrassées de la section *Typical dreams* du chap. V (par exemple S. E. IV, 241-2) l'attestent amplement. C'est seulement en 1914 (4^{ème} édition) que la section sur le symbolisme a été ajoutée au chap. VI et qu'une partie du matériel de la section V D a été transférée à la nouvelle section. La répartition sur laquelle nous réfléchissons ici entre le *contenu* et l'*usage* est donc parfaitement intentionnelle et délibérée (voir note de l'éditeur de la S. E., V, introduction p. XIII et p. 242, n. 1).

2. The image-family (*en anglais dans le texte*)

Notre analyse s'est déployée jusqu'à présent dans le cercle des images de rêve. Or le rêve nous a fait constamment côtoyer d'autres manifestations de la vie imaginaire : folklore, légendes, mythes, fictions littéraires, œuvres de la plastique (peintures et sculptures) etc. En quel sens est-on en droit de les assigner à un même niveau d'opération psychique ? Quels traits ce niveau d'opération présentent-ils en commun qui puisse caractériser ce que j'ai appelé ailleurs « *a space of fantasy* »¹⁶.

L'unité de cet espace n'est pas aisée à reconnaître en raison de la diversité des situations : la veille et le sommeil, – de la diversité des niveaux d'efficacité : de l'hallucination à l'œuvre d'art – de la diversité des media : langage, images sensorielles, œuvres publiques inscrites sur la toile ou dans la pierre. Le vocabulaire trahit cette incertitude. Ainsi le terme *Phantasieren* – que nous n'avons pas encore rencontré (nous n'avons parlé jusqu'à présent que de *Traumbilder*, « *dream-images* ») – hésite entre deux usages. Le premier, le plus étroit, s'applique aux constructions symboliques de la première enfance, appelées aussi « primitive scenes » qui se donnent pour de vrais souvenirs mais qui sont largement fictives. C'est en ce sens que Freud en parle dans la section B du ch. 7 consacrée à la « régression ». La régression à l'image y est présentée comme une reviviscence quasi hallucinatoire des images perceptives (S. E.V, 542-3) (« In regression the fabric of the dream-thoughts is resolved into its raw material » *ibid.*) et une réémergence des phantasmes greffés sur les expériences infantiles (« On this view a dream may be described as a substitute for an infantile scene modified by being transferred on to recent experience » (*ibid.*, 546). On peut voir combien la vieille psychologie de l'image comme reviviscence d'une trace perceptive résiste à la découverte psychanalytique du caractère construit du phantasme. Il reste que la « *fantasy* », dans ce contexte, est étroitement solidaire du scénario de la scène infantile. Or il y a un autre usage du terme *Phantasieren* qui donne son titre au bref essai intitulé *Der Dichter und das Phantasieren* (1908), malheureusement traduit par « Creative writers and Day-dreaming » (S. E. vol 9). Le terme *Phantasieren* n'y est pas assigné au seul *day-dreaming* mais à l'échelle graduée de productions mentales allant des phantasmes du rêve et de la névrose à une extrémité à la création poétique, en passant par les jeux des enfants, le rêve éveillé des adultes, les légendes héroïques, les romans psychologiques. Ce qui fait l'unité de ce champ c'est bien entendu la motivation sous-jacente commune, à savoir le modèle de *Wunscherfüllung* – *wish-fulfillment* – fourni par l'interprétation des rêves et étendu analogiquement à ces diverses productions mentales. Mais cette unité de motivation ne pourrait être établie si on ne pouvait identifier la commune *médiation imaginaire* comparable aux procédés du travail de rêve. Ce sont les traits remarquables de cette médiation imaginaire qu'il faut maintenant dégager.

¹⁶ Cette dernière partie de mon étude reprend en l'abrégant l'analyse de la « *fantasy* » que j'ai publié sous le titre *Psychoanalysis and the work of Art* in « *Psychiatry and the Humanities* » edited by J. H. Smith, Yale U. Press, 1976 p. 3-33.

Nous connaissons le premier : on peut l'appeler *le caractère de figurabilité* en souvenir des « considerations of representability » de la *Traumdeutung*. Mais la mise en image sensorielle, propre au rêve, n'est pas la seule expression de cette figurabilité. Nous avons vu que le langage figuré, commun aux rêves et aux jokes, fait partie également de cette figurabilité. Le langage aussi est figurable. Mais la figurabilité passe aussi par la représentation plastique. C'est ainsi que le « Moïse de Michel-Ange » (1914 ; S. E., 13 : 211-236) offre l'équivalent en pierre d'un discours figuré. L'analyse, d'ailleurs, remplace par un discours le conflit incarné dans la pierre (« what we see before us is not the inception of a violent action but the remains of a movement which has already taken place ». S. E., 13, 229) et ainsi reconduit la figure de pierre au texte de l'Exode, révélant ainsi la fiction narrative commune à l'écriture et à la statuaire.

This last remark¹⁷ leads us to the second characteristic of the fantasy as such, which founds the analogy of its various incarnations. This is its character of being *baen* anglais dans le texte *ally substituable*. Here comes to the forefront the semiotic character of the image. An image has the sign's capacity to hold for, to take the place of, to replace something else. It is in that way that dreams are "typical". Not only, as we say, because they are common to several dreamers, but because their content are the structural *invariable* which allows a dream and a myth to stand for one another, as Freud discovered as early as at the time of his self-analysis (letters to Fliess oct. 15.1897, S.E.I, 265). This will allow Freud, in his interpretation of dreams to move smoothly from a dream-image to a proverb, a poet's quotation, a joke, a colloquial expression, a myth. This equivalence between such different expressions allow us to return to our previous suggestion, that the image, in its dynamic function, has an obvious kinship with the Kantian *schema* which is not an "image", in the sense of a dead mental presence, but a procedure, a method to provide images to concepts. In the same way what we called the structural invariable is nothing other than the cross-reference form one variant to the other : dream, symptom, myth, tale. It is one of the function of the *dream-work* to make this invariant work in the way proper to the situation of sleep, i.e. in the condition of lack of inhibition. And it is the function of the *work* of interpretation to follow the inverse route of that taken by the *dream-work*. Both works are guided by the dynamics of the schematic image.

I should like to introduce a third trait to those of *figurability* and of *substitutability*, a trait which is more suggested by the reading of Freud's writings than explicitly stated by him. If we return to the ambiguity of the word *Phantasieren* in German – which is reflected in Freud's use of the term – is it not true that it belongs to the fantastic as such to display several levels and to oscillate between them. At the bottom of the scale we have the infantile fantasy, in which the image is caught in the regression described in *Traumdeutung*, IV, B. Here the image has quasi-hallucinatory traits, but at the same time, presents this minimal initiative of being a symbolic construction, what Lacan called the primary historicisation of child's experience. At the top of the scale *Phantasieren* comes close to *Dichten*. It is, in one sense of the word, a *fiction*, in the sense of an

¹⁷ La suite de ce texte est manuscrit par Paul Ricoeur directement en anglais [note de l'éditeur].

invention embodied in stone, on canvas or in language. Whereas “the infantile scene is unable to bring about its own revival and has to be content with returning as a dream” (S. E., 5, 54), the fiction has the public existence of a work of art or of language. This polarity of imagination is exemplified within the same work by Freud : *Leonardo da Vinci and a Memory of his Childhood*. The *captive* mode of *Phantasieren* finds its expression in the fantasy of the vulture opening the infant’s mouth with its tail. This fantasy displays its substitutive value in a series of equivalent pictures ranging from the image of the maternal breast, to hieroglyphic writings and the mythical image of the phallic mother, some infantile theory on the sex, etc. The *Creative* mode of *Phantasieren* finds its expression in the invention – in the strong sense of the word – of the different expressions of the famous Leonardesque smile. Freud himself suggests “that in these figures Leonardo has denied (*Verleugert*) the unhappiness of his erotic life and has triumphed over it in his art (*und Kunstlich Überwinden*)...”(p.117). I [am aware] that Freud has summarized in this opposition between more fantasy and creative work the enigma of sublimation, which he does not think to have solved (S. E. XI, 136). But at least we are able to duplicate the economic scale from regression to sublimation with the scale of *Phantasieren* and to display this scale within a unique space of fantasy¹⁸.

In conclusion I want to emphasize once more that by underscoring the reference of psychoanalysis to this space of fantasy I do not intend to provide a refutation of the linguistic reformulation of psychoanalysis. What has to be preserved from it is the emphasis on the semiotic dimension of the expressions of the unconscious. Because we do not have a theory of imagination that does justice to this semiotic dimension, it is natural that we tend to ascribe to language all that is semiotic. What is specific of the psychoanalytic discovery is that language itself works at the pictorial level. This discovery is not only a call for an appropriate theory of imagination but a decisive contribution to it.

Paul RICOEUR

(copyright Comité éditorial du Fonds Ricoeur)

¹⁸ In this essay I made as little use as possible of Freud’s metapsychology in order to let the psychoanalytic experience correct the theory. Could we not say, nevertheless, that Freud was very well aware that language as such was not the key issue in psychoanalysis and that, *for that very reason* he called *Vorstellung* the ideational “representatives” (*Repräsentant*) of the *Trieb* ? I take this expression, borrowed from the German philosophical tradition, as an equivalent to what I call here the semiotic dimension, which is only partially linguistical and fundamentally figurative, but nevertheless *signitive*. For a discussion of Freud’s use of *Vorstellung*, mainly in the *Metapsychological papers*, see my *Freud and Philosophy*, pp. 115-151 and “Psychoanalysis and the Work of Art, o.c., p 19-20. Ce serait une question décisive de métapsychologie de savoir si la reconnaissance du niveau *imaginatif* privilégié des procédés décrits par Freud ne rendrait pas plus facile l’articulation de l’*économique* et du *sémiotique* qu’une théorie purement linguistique semble rendre quasi incompréhensible.